

ANNONCES

Vente par autorité de justice.

VILLE DE ROUBAIX.

Rue Poivrée, 6.

Le mardi 14 juin 1859, à dix heures du matin, il sera procédé par M. Loidant, commissaire-priseur à Roubaix, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur, des objets dont la désignation suit :

Comptoir et rayons de magasins, registres, copies de lettres, cartons de diverses dimensions, carnets d'échantillons, vitrine, sous-main papier à empaqueter et autres, fournitures de bureau, table ronde, chaises, poêle à four et dépendances, miroir, pots de fer, commode, rideaux de fenêtres, presse à rogner et accessoires, lustrine, table avec tréteaux, cousoir, et autres menus objets dont le détail serait trop long.

L'huissier Tiberghien de cette ville est chargé des poursuites pour parvenir à cette vente qui se fera au comptant. (1533)

MACHINE A PUISER

Brevetée (s. g. d. g.) et médaillée.

Un enfant de sept ans peut puiser un seau de 14 litres à 100 mètres de profondeur et le verser dans le bassin.

Prix de la machine : 200 fr.

Plus 3 francs par mètre courant pour le prix des chaînes; ainsi, à 100 pieds, 300 francs tout compris, rendu (franco) à la gare indiquée par l'acquéreur.

Dix jours après réception, si cette machine ne convient pas à l'acheteur, il est libre de la retourner à l'inventeur.

Plans, descriptions, conditions et adresses de machines fonctionnant, le tout à 20 centimes (franco).

S'adresser à M. DUPRÉ, mécanicien à Châteaueu-Gontier (Mayenne).

Voir fonctionner la machine modèle à Paris, chez M. PHILIPPE, route de la Révolte, 6, près le bois de Boulogne. (1515)

Imprimeur-lithographe.

On demande un imprimeur-lithographe chez J. REBOUX, 20, rue Neuve, à Roubaix.

Contre-maître.

On demande, pour diriger une fabrique très importante, un contre-maître connaissant parfaitement les tissus.

Répondre au bureau de ce journal, sous le numéro 300 et en se faisant connaître. 1436

Coabonné.

On demande un coabonné au *Moniteur*. S'adresser au bureau de ce journal.

Coabonné.

On demande un coabonné au *Mémorial de Lille*. 20, rue Neuve.

Stique.

On demande un coabonné au *Mémorial de Lille*. 20, rue Neuve.

Domes.

On demande un jeune homme sachant panser et conduire les chevaux, chez M. LEICHT DUVILLIER, négociant en vins, à Roubaix.

Il faut savoir lire et écrire et bien connaître les environs.

Inutile de se présenter sans être muni de bons certificats. (1532)

sons eu de tels renforts, l'armée autrichienne eût été complètement anéantie.

L'ennemi se souviendra longtemps de la journée du 4 juin, qui datera pour la France comme souvenir d'une des grandes batailles des temps modernes. C'est une victoire de plus à inscrire en lettres ineffaçables dans les fastes de notre gloire. Notre Empereur ne pouvait avoir une plus brillante entrée en campagne.

Au revoir, mes bons amis; encore une fois, je remercie Dieu de m'avoir préservé au milieu de cette sanglante bataille, et de m'avoir conservé pour vous et mon pays, que je désire servir le plus longtemps possible.

A bientôt les détails.

Pour extrait: J. BARATON.

FAITS DIVERS.

On parle d'une statue équestre qui serait élevée par voie de souscription à l'Empereur, et qui aurait été commandée à un sculpteur de Rome. Cette statue porterait ces mots sur son piédestal: *L'Italie à Napoléon III son libérateur.*

La prise de Malakoff et la victoire de Magenta placent aujourd'hui M. le maréchal de MacMahon à la tête des officiers généraux les plus remarquables de l'Europe, et l'histoire écrira un jour que, comme Desaix à Marengo, sa marche victorieuse de Magenta sur Turbigo a contribué puissamment au succès de la bataille du 4 juin, qui a ouvert à Napoléon III les portes de la capitale de la Lombardie.

Le gouvernement de l'Empereur ayant résolu, de concert avec le gouvernement de Sa Majesté Britannique, de renouer ses rapports diplomatiques avec le gouvernement des Deux-Siciles, M. le baron Brenier va se rendre à Naples en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté impériale près S. M. le roi des Deux-Siciles.

M. le baron Brenier sera porteur de la réponse de l'Empereur à la notification remise par M. le marquis d'Antonini, de la déposition du roi François II au trône des Deux-Siciles.

On a vu au combat de Palestro des soldats lever leurs crosses en l'air et tomber à genoux; d'autres jetaient leurs armes et restaient immobiles, comme paralysés.

Dans la mêlée, un zouave (je le vois encore avec sa longue barbe épaisse par le sang) reçoit au visage un coup de baïonnette mal assuré qui lui déchire la joue. Il regarde son adversaire et hausse les épaules.

« Imbécile! lui dit-il, est-ce comme ça qu'on lance un coup de baïonnette? tiens, voilà comment ça se pratique! »

Et il enfonce jusqu'à la garde son arme terrible dans le corps de l'Autrichien.

Que voulez-vous faire contre de pareils hommes?

Un Prussien, habitant actuellement Paris, et portant un nom distingué, a adressé, il y a quelques jours, à S. Exc. le maréchal ministre de la guerre, une somme de 150 francs, à titre de récompense par lui proposée, pour être décernée, si l'on agréait son offre, à l'un des soldats français qui se seront le plus distingués dans une bataille livrée aux Autrichiens. Cette somme a été envoyée, dit-on, au major-général de l'armée française en Italie.

La *Sentinelle du Jura* publie une lettre de toupier dont nous extrayons quelques paragraphes :

ame, elle les pria de venir la voir dans la capitale. Accoutumée à ne pas avoir de secrets pour eux, elle voulait ne leur rien cacher non plus dans cette circonstance.

Du consentement de la princesse, elle transféra pour toujours son atelier des appartements du maréchal dans le sien propre.

La solitude était son plus grand besoin. Quand le pinceau et les couleurs ne l'occupaient pas, elle demeurait pensive devant son cheval.

Confiance, confiance entière et absolue, voilà ce que l'amour murmurait maintenant à son oreille. Elle avait confiance dans la bonne étoile et dans l'honneur de Litholf. Jamais elle n'avait douté qu'il ne pût s'élever jusqu'à elle. Ce qui l'avait séduite, c'était l'esprit chevaleresque, naturel à Litholf, et elle sentait qu'il n'avait besoin, pour parvenir, que d'un théâtre convenable.

La manière dont il avait perdu la faveur de son roi lui donnait le droit de se défendre. Elise s'en réjouissait, car cela ouvrait une lice où Litholf aurait l'occasion de déployer ses nobles qualités. Quelques jours se passèrent au milieu de ces pensées. Le silence observé à l'égard du dévoué l'effrayait bien quelquefois, mais sans lui faire perdre confiance. Un jour qu'elle était plus douloureusement affectée qu'à l'ordinaire, elle fut sur le point d'aller se jeter aux pieds de son excellente maîtresse Sophie-Albertine et d'y épancher son chagrin. Mais elle condamna presque aussitôt ce projet, et se mit à peindre un jeune chevalier luttant contre un lion et restant vainqueur. L'amour d'Elise voulait que Litholf ne dût sa liberté qu'à lui-même.

« Il ne m'a pas demandé mon appui, pensa-t-elle; il n'en a donc pas besoin. »

« Le clairon sonne et je comprends la chose. Sufficit! Je saute sur ma tunique, je suis en deux enjambées devant la tente du général; on forme les rangs, les tambours prennent un fusil, les trompettes jouent l'air de Bourbaki, et en avant! Nous filions huit nœuds à la minute!

« Mais on ne sent plus son jarret quand l'ennemi est là. Bref, on nous jette sur une réunion d'Austros; ils tiraient: nous gardons nos cartouches, et, sans riposter, nous leur dégringolons sur les flancs. Ça les gênait un peu, mais bah! le premier moment de surprise passé, ils se remettent et nous tiennent tête, mais joliment.

« Le commandant se vexe de ne pas avancer; il jette son cheval, les sabots en l'air, sur les casquettes de ces pandours; nous le suivons.

« Le trou était fait, nous ne demandons que ça; alors ils lâchent pied, nous courons: ils allaient comme s'ils avaient eu des hélices au talon.

« Arrivés devant Montebello, le général Forey nous arrête: « Mes enfants, attendez vos camarades, ralliez-vous, reposez-vous. »

« Nous soufflons dix minutes; tout à coup les balles pleuvent, la mitraille enrage sa vie, on n'y voit plus clair; mon capitaine faisait couic! il avait les reins cassés, le pauvre homme!

« Chaque maison tirait comme une compagnie; deux batteries nous crachaient dessus; c'était très gai, mais nous n'y tenions plus!

« Le général saute à bas de son cheval, met l'épée à la main et nous crie: Aux ennemis!

« Nous prenons notre élan, les balles n'effraient personne, en trois sauts nous sommes dans le village.

« Chaque bicoque était un bastion; heureusement les portes ne fermaient pas comme les caisses de Rothschild, deux coups de crosse suffisaient, le plus gênant, c'étaient les commodes, les tables, qu'ils nous jetaient dessus.

« J'ai reçu pour ma part une pendule, un vieux fautenil et un buste en plâtre, celui de Napoléon I^{er}, les infâmes!

« Par exemple, une fois dans le nid, nous trouvons les oiseaux gentils à croquer; ils jetaient leurs fusils et demandaient à vivre de leurs rentes en France.

« Généralement, nous leur faisons grâce; il y en a un pourtant, le Croate! qui a cassé un bras au caporal-tambour; aussi je lui ai fait une peur atroce: je l'ai visé à bout portant pendant une minute, et paf! j'en ai relevé d'un grand coup de pied.

« As le combat l'on enterre les morts. Triste besogne!

« ... mis ensemble, dit le troupière, « On les a ... et Français, unis dans la côte à côté, Autrichien... baines. Ils sont tombés, qui apaise toutes les... aires aussi; bés vaillamment, les nôtres; le... soldats.

« Il fallait voir, hier et avant-hier ce... jonché de cadavres. C'était un navrant spectacle, et mon insouciance n'a guère maîtrisé mon émotion.

« Ici un sergent autrichien tenait à bras le corps un voltigeur français. Ce dernier avait encore sa baïonnette dans sa main crispée. Ils étaient étendus, traversés par un même boulet. Là, un officier du 74^e était assis, le dos appuyé sur des cadavres autrichiens. Deux trous au côté gauche de sa tunique laissaient ruisseler le sang. Il était pâle, les yeux grands ouverts, fixés devant lui: son dernier regard avait été pour la France.

« Un jeune caporal du 17^e chasseurs était tombé la face contre terre; il mordait la poussière, ses dents serrées avaient entamé le sol.

« Une de ses mains serrait encore son fusil, l'autre était cachée dans sa poitrine.

« C'est moi qui le relevai.

« La dernière pensée de cet enfant avait-elle

Au moment de l'arrestation de Litholf, pendant que ses camarades l'emmenaient en prison, l'un d'eux lui remit une lettre.

« De qui? demanda-t-il.

« Je l'ignore. Elle est arrivée pendant que tu étais de faction. »

Litholf la mit en poche et bientôt la porte de son cachot se ferma derrière lui.

Il nourrissait des projets ambitieux, et les succès déjà obtenus n'avaient pas diminué sa confiance dans l'avenir. Non-seulement toutes les espérances dont il se berçait en arrivant dans la capitale s'étaient réalisées; il avait encore conquis la bienveillance et l'amitié de personnes dont il ne s'était jamais flatté de faire la connaissance. La princesse l'avait accueilli avec bonté; Feldmans lui avait montré une affectueuse confiance; mademoiselle Rudenskold lui avait promis sa protection; Reuterholm lui-même ne s'était pas tenu sur la réserve à son égard; et, bien plus, Elise...

Il ne poursuivait pas le cours de ses pensées, et toutes les brillantes perspectives ouvertes devant lui s'assombrèrent tout à coup. La disgrâce du roi ne lui fermait-elle pas les portes de l'avenir?

« Que pensera Elise? se disait-il avec effroi. »

Enfin, il se souvint de la lettre qu'un traban lui avait remise. Il l'ouvrit et fut surpris de voir qu'elle était de Daniel, de cet homme qu'il trouvait étrange. Il ne savait point quelle raison l'engageait à lui écrire; mais sa surprise devint bien plus grande encore à la lecture de la lettre.

Elle était ainsi conçue :

« Mon ami,

« Longtemps j'ai hésité dans mon opinion et mes sentiments à votre égard. Cela venait de ce

été pour sa famille, tenait-il dans cette main glacée une lettre, un testament, une mèche de cheveux parfumée?

« Je voulais le savoir; espérant devenir l'exécuteur testamentaire du pauvre petit.

« Je tirai avec peine le bras raidi par la mort, et dans les doigts je trouvai... une médaille de la Vierge.

« Elle est à mon cou. »

VILLE DE ROUBAIX

CONCERT

D'HARMONIE MILITAIRE

DONNÉ PAR LA

MUSIQUE DES GUIDES

de S. M. le Roi des Belges,

sous la direction de M. BENDER,

dans le parc de M^{me} V^e Delaoutre.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

- Le concert commencera par une Ouverture exécutée par la société de la Grande-Harmonie. V. Delannoy
- Les morceaux suivants seront exécutés par la musique des guides.
- 1. Ouverture de Guillaume Tell. Rossini.
- 2. Introduction et rondo du quatuor de l'œuvre 16. Beethoven.
- 3. Fantaisie et thème varié pour divers instruments. Bender.
- 4. Grande marche aux flambeaux, numéro 3. Meyerbeer.

DEUXIÈME PARTIE

- 5. Ouverture de Robin-des-Bois. M. V. Weber
- 6. Mélanges sur l'opéra les Vêpres siciliennes. Verdi.
- 7. Les Perles (valse). Lanner.
- 8. Un jour d'été en Norvège (fantaisie). Williners.
- 9. Le souvenir (polka). Bender.

Ce concert aura lieu dimanche 12 juin à cinq heures.

VILLE DE ROUBAIX.

MATINÉE MUSICALE

DANS LAQUELLE ON ENTENDRA

LA CÉLÈBRE MUSIQUE DES GUIDES

de S. M. LE ROI DES BELGES,

Dirigée par M. Bender.

Lundi 13 Juin 1859, à onze heures précises, dans le grand salon de la Mairie.

PRIX D'ENTRÉE : 2 FR. PAR PERSONNE.

On entendra, dans cette matinée musicale, les morceaux les plus remarquables du répertoire de la musique des Guides.

On peut se procurer à l'avance des billets chez J. Reboux, imprimeur, 20, rue Neuve.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

que je ne vous connaissais pas. Mais, à votre insu, j'ai observé toutes vos démarches d'un regard sévère et scrutateur, et plus j'ai eu occasion de vous voir agir sans influence étrangère, plus j'ai appris à vous estimer, aussi avez-vous gagné mon cœur, ce cœur ravagé par tant de souvenirs amers, mais non pas entièrement refroidi. Permettez à un homme âgé de se dépouiller, au moins devant vous, de l'écorce dure et froide où la puissante main des circonstances l'a renfermé et le retient encore aujourd'hui avec une rigueur inexorable.

« Je vous ai vu aimer, je vous ai vu haïr. Tel l'homme se montre dans son amour et dans sa haine, tel il est réellement. Vous aimez une personne aussi distinguée par ses qualités que par sa naissance; mais, si les passions de la jeunesse s'efforcent jamais de vous entraîner, maîtrisez-les avec cette raison du cœur qui n'est pas donnée à tous, et qui sied si bien à un homme. Vous ne savez que trop que mademoiselle Elise Alstern répond à votre amour. N'espérez pas tout, néanmoins. Sans étouffer l'espérance au berceau, il faut la considérer comme une chose périssable. Que votre cœur se résigne à temps et vous n'en serez que plus heureux, si jamais vous obtenez sa main. Vous haïssez Berghen ou plutôt vous avez eu et vous avez encore des raisons de le haïr, ou du moins de le craindre. Témoin de votre duel, j'ai été touché de votre belle conduite. Vous avez de bonne heure le sentiment de la justice et de la droiture, à un point qui semble offrir une garantie, sinon de votre avenir, du moins de la pureté de votre caractère. Je vous en félicite, d'autant plus que je suis du petit nombre de ceux qui n'estiment rien tant chez un homme qu'un caractère droit et ferme. Toute ma vie j'ai cru

remarquer que ce ne sont pas les bonnes têtes et les talents supérieurs, mais bien les caractères qui font défaut.

« Cette lettre vous surprendra peut-être; vous ne comprendrez point pourquoi je vous l'écris, et mon opinion, soit favorable, soit défavorable, ne vous paraîtra point de nature à influer sur votre existence. Pourtant, qui sait? Les astrologues sont d'avis que nous dépendons des étoiles sous lesquelles nous sommes nés. Connaissez-vous la vôtre? On ne peut nier que l'existence de l'homme ne soit le résultat d'événements antérieurs. Savez-vous à quelles circonstances vous devez la vie? Les secrets n'appartiennent pas à la tombe seule, mais aussi au berceau, et la vie n'est qu'une recherche constante des mystères de l'une et de l'autre.

« Un secret, important pour vous, entoure aussi votre existence, bien que vous en soyez moins instruit que personne. Mais ceux qui ont le droit d'en disposer et de prendre des décisions à votre sujet sont d'avis que le moment approche où vous pourrez y être initié peu à peu.

« Je devrais être votre ennemi; mais je ne le puis maintenant que vous m'avez inspiré de l'estime. Au contraire, je vous offre mon amitié.

« Je termine en vous informant que je désire avoir une entrevue avec vous, sans pouvoir vous prédire encore jusqu'à quel point vous en tirerez des éclaircissements sur le secret en question.

« Soyez dans huit jours, à dix heures du soir, près de la statue de Gustave I^{er}, sur le Riddarhustorget; n'oubliez pas ce rendez-vous, qui aura peut-être un grande importance. Inutile de chercher à me voir auparavant; je quitte demain la capitale pour quelques jours.

Stockholm, le... DANIEL VINCETTI.

(La suite au prochain numéro.)